

fight free or die hard

Sport de combat catalogué comme ultraviolent en France, le Free Fight se développe à l'ombre des fédérations officielles.

Lointain descendant du pancrace de l'Antiquité, le Free Fight, ou combat libre, est un sport complet qui associe pugilat et lutte au corps à corps. De nombreuses techniques y sont autorisées comme les coups de pied, de poing, de coude, de genou, les projections, les soumissions et les percussions au sol. Mathieu Nicourt, guidé par sa volonté d'approfondir sa connaissance des arts martiaux et constamment à la recherche de ses limites, ne pouvait qu'être séduit par cette nouvelle discipline.

Le premier Ultimate Fighting a lieu en 1993. En France, la médiatisation débute deux ans après. « À ce moment-là, j'ai commencé à m'y intéresser et à modifier ma façon de m'entraîner », explique Mathieu. Pour cet adepte du karaté et du Jiu-Jitsu, qui avoue cependant s'être très rarement battu « en vrai », l'impression d'avoir été trompé se fait jour. « Même si dans les arts martiaux traditionnels ou modernes tels qu'on les pratique on parle toujours d'une notion d'efficacité, en recherchant on s'aperçoit que le discours est tronqué. » Judo, Taekwondo ou Kung-Fu ne sont d'après lui pas adaptés à la réalité des situations : « Penser que tu vas réussir à battre l'adversaire avec un seul coup, que tu vas le mettre par terre en lui attrapant le poignet au vol, c'est complètement impossible ». Au début, des combattants issus de disciplines très diverses s'affrontent, sumos contre boxeurs, lutteurs contre karatékas : « On a pu voir ce qui fonctionnait, ce qui ne fonctionnait pas. On s'est aperçu que le coup secret prétendument mortel du vieux maître n'existait pas ». Le Free Fight est devenu un sport à part entière, avec de vrais spécialistes qui doivent maîtriser les trois phases essentielles : le combat debout, l'accrochage debout ou « clinch » et le combat au sol.

Il modifie en conséquence sa préparation physique et entame une carrière professionnelle chez les poids légers. De 1997 à 2001, il remporte deux titres de champion d'Europe et devient le premier français à remporter un tournoi professionnel.

« Je n'ai pas gagné beaucoup d'argent mais je me suis fait un nom ». Avec son diplôme de professeur d'éducation physique,

il fonde ensuite la Free Fight Academy.

Mathieu dénonce les mensonges colportés sur un sport à la réputation sulfureuse d'ultraviolence. « Les impacts multiples sur tout le corps font que ce sport est bien moins dangereux que la boxe où la tête prend tout. » Dans sa volonté de redorer l'image du Free Fight, il n'est pas aidé par une publicité axée au départ sur l'absence totale de règles.

En France, le ministère de la jeunesse et des sports est soumis aux pressions des fédérations de judo et de karaté, qui refusent d'autoriser des rencontres de Free Fight, même si aucune loi ne l'empêche en principe. « Ils n'y connaissent rien mais comme tout ce qui est oriental est forcément super, on leur fait confiance », se lamente Mathieu en évoquant l'attitude impitoyable des fédérations établies envers son sport.

La menace d'interdiction pèse depuis des années sur les projets d'organisation de compétition, en cage ou non. Un fonctionnaire du ministère a même essayé en vain de faire démonter une cage en acier utilisée pour l'entraînement. Et il y a un an, le CSA a interdit aux télévisions la diffusion des tournois au prétexte qu'elle serait « susceptible de nuire gravement à l'épanouissement physique, mental ou moral des mineurs. » Des combats clandestins, dangereux pour la santé des participants, ont donc régulièrement lieu, le plus souvent en banlieue parisienne. Autres pays, autres mœurs : en Suède, où la boxe anglaise est interdite, le Free Fight est toléré.

La frustration de Mathieu de voir sa passion combattue par les autorités est atténuée par la satisfaction d'enseigner à des pratiquants en augmentation constante mais peu loquaces sur leur choix sportif. L'un explique qu'il peut ainsi « canaliser ses pulsations (sic) » quand l'autre avance qu'il est « allergique aux kimonos ». A voir l'entraîneur avec lequel ils enchaînent les clés de bras et les soumissions, certains sont sans doute inspirés par la devise de leur entraîneur : « Cruauté réveille toi! Qu'importe le courroux, qu'importe la ruine et que l'aube soit rouge ! »

Septime Meunier

Photographie Victoire Le Tarnec

